J'avais enfermé le chien dans la voiture. Bien sûr, la carabine était tout au fond du break et j'ai dû vider la quasi totalité des marchandises pour la retrouver. Je me rappelais l'avoir enroulée dans une couverture de déménagement avec sa boîte de munitions. C'était la seule arme que mon père avait intégrée à sa collection. Il l'avait rangée en haut d'une des étagères. On ne pouvait pas la distinguer quand on était en bas. Elle avait même été poussée contre le mur. Il ne l'avait pas réellement cachée, mais c'est à se demander s'il n'avait pas regretté son achat après coup, car elle n'avait pas grand chose à voir avec le reste de la collection. Quand je l'ai découverte, je n'ai pas réfléchi, une arme ça pouvait toujours servir, je l'avais mise de côté, je l'avais presque oubliée. C'était une Browning BLR, calibre 450, celle avec levier de sous-garde et chargeur amovible. Moi, je n'y connaissais rien, heureusement que Konstantin dans sa dinguerie l'avait à peine déballée. Je l'ai soupesée. Elle était démontable. Je pense que c'est la précision et la forme du système d'attache ressemblant à un petit engrenage qui avait dû le séduire, l'aspect mécanique de l'engin. Assis par terre, je décortiquais le mode d'emploi, il suffisait d'actionner l'auget à l'avant du boîtier, de reculer la culasse, et on se retrouvait avec le canon et le garde-main d'un côté, la crosse et la carcasse de l'autre, c'était ce qui était écrit, c'est ce que j'ai fait, puis remontage. Le chargeur amovible des munitions n'était pas compliqué non plus, quatre cartouches puis enclenchement, basculement du levier sous-garde, la carabine était armée. Je me suis relevé, j'ai épaulé et j'ai tiré, la détonation a résonné, le chien a aboyé dans la voiture, j'ai senti la douleur du recul dans l'épaule, le morceau de tronc de l'arbuste qui se trouvait un peu plus loin devant moi a explosé. J'ai réarmé aussitôt, cette fois-ci j'ai visé, j'ai serré davantage la crosse contre mon épaule, j'entendais le chien derrière moi, les murs des grandes usines ont répercuté le coup de feu, l'arbuste s'est écroulé sur lui même, déchiqueté. Je me suis assis sur le capot de

la voiture, un peu hébété, cela semblait si simple. Il me restait à abattre le lièvre, mais je n'avais pas pensé qu'en utilisant une telle arme, il risquait de ne pas rester grand chose de la bestiole, et effectivement, après l'avoir piégée, immobilisée dans les faisceaux des phares, surgissant de l'ombre, nous ne nous sommes partagés, le chien et moi, que quelques morceaux rescapés de l'explosion, une sorte de bouillie que j'ai réussi quand même à griller sur des braises et qui avait un goût éclaté. C'est comme si en mangeant les petits bouts du lièvre nous étions obligés de reconstituer dans la bouche ce à quoi il devait ressembler s'il était resté entier. Une espèce de puzzle gustatif, accompagnée d'une petite boîte de fèves. Le chien a croqué les os, a léché le fond de mon assiette. Il reniflait aussi la carabine, un mélange de lubrifiant, de poudre. Je mâchais lentement les morceaux de viande pour tromper ma faim. Les réserves diminuaient, j'avais fait en partant le plein de boîtes de conserves. Je les avais rangées dans un carton dont je commençais à voir le fond. La chasse était ouverte. Mais le gibier se devait d'être plus gros. Malheureusement non seulement les hommes, mais la nature aussi avaient déserté les lieux. Ce lièvre était apparu de nulle part, il était passé par là, par hasard, et j'ai eu beau scruter les environs, me mettre à l'affût des heures durant, le fusil reposant sur le bord d'une des vitres baissées de la voiture, il était le seul de son espèce. Je ne voyais pas de solutions, la carabine se révélait totalement inutile, et reprendre la route maintenant me paraissait demander un tel effort que pris de fatigue, j'ai dormi. J'ai dormi des heures, des jours peut-être, j'ai laissé aller le temps, je me réveillais seulement pour ouvrir une boîte, pour aller pisser dans un coin, le chien me regardait avec un air imbécile, je ne lui donnais plus rien à manger, il devait se nourrir peut-être de quelques rats. Je voyais ma grande entreprise s'effondrer sur elle même, sombrer dans une sorte de comas inconsistant, et la caisse de conserves se vider. J'étais parti pour vendre les quincailleries de mon père, j'avais quitté Abstrack avec la croyance en ma propre puissance, exalté par la conviction que je me dirigeais vers un grand destin, et je n'avais été capable que d'être submergé par le paysage, par un pays plus grand que moi, un pays qui pesait sans limite et auquel je ne comprenais plus rien, un pays que je ne maîtrisais pas. Ce qui me paraissait être

jusque là un acte de création, de respiration me retombait d'un coup sur la gueule, me pressait les flancs, m'opprimait tant les mâchoires que je n'avais même plus la force de crier. J'ai eu la tentation de faire demi-tour, de retraverser le désert, de retourner à Abstrack que je connaissais par cœur, où je savais diriger mes pas et mes désirs. Mais j'ai vomi. C'est venu comme ça, ça m'a pris le bas ventre, comme si mon corps se rebellait, comme si soudainement on me frappait sèchement dans les côtes, et ça a duré, après avoir vomi le dernier repas ça a continué, encore des coups de poings, encore une profonde torsion des tripes qui m'a soulevé, pareille à une décharge, les muscles du cou tendus, les muscles des bras tendus, les muscles des doigts tendus, les cuisses, les mollets tendus, appuyé contre la portière du break, et mon estomac retourné comme une peau de lapin, je transpirais, j'haletais, soumis à moi même, à mon instinct de survie qui me balançait des gifles et me disait de me réveiller. Et l'instinct de survie m'a roué de coups, trainé par terre, une fois, deux fois, dix fois j'ai senti la torsion des intestins monter, une main brulante qui m'aurait saisie de l'intérieur, et puis enfin ce hurlement silencieux, la bouche ouverte, gigantesque, enfin plus rien qui sort, juste la gueule ouverte, les poumons comme un soufflet de forge, et moi qui me regarde à l'intérieur, enfin nettoyé, enfin, moi Auguste Flastair, à quatre pattes mais bien vivant. Tremblant, j'ai attrapé le chien par le col et je lui ai chuchoté *on va s'en sortir, on va s'en sortir, on sera pas des crève-la-faim, on va s'en sortir.*